



## Revue des études slaves

LXXXVI-1-2 | 2015

Villes postsocialistes entre rupture, évolution et nostalgie

---

### Introduction. Les défis de la condition post-postsocialiste

Architecture et histoire en Europe centrale et orientale

Andreas Schönle

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/651>

DOI : [10.4000/res.651](https://doi.org/10.4000/res.651)

ISSN : 2117-718X

#### Éditeur

Institut d'études slaves

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2015

Pagination : 9-14

ISBN : 978-2-7204-0537-2

ISSN : 0080-2557

#### Référence électronique

Andreas Schönle, « Introduction. Les défis de la condition post-postsocialiste », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXVI-1-2 | 2015, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 25 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/res/651> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.651>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Revue des études slaves

---

# Introduction. Les défis de la condition post-socialiste

Architecture et histoire en Europe centrale et orientale

Andreas Schönle

---

- 1 À l'heure actuelle, les villes ex-socialistes de l'Europe centrale et orientale se trouvent dans une période que l'on pourrait qualifier de post-socialiste. Plus de vingt-cinq ans après la chute du Mur de Berlin, l'urgence d'une réaction contre l'urbanisme socialiste s'est estompée et la rhétorique de transition, avec sa téléologie néolibérale implicite, ne convainc plus personne<sup>1</sup>. Depuis sont intervenus d'autres événements d'envergure, tels l'accession à l'Union européenne pour certains pays, la crise économique de 2008, et les changements politiques internes, qui ont tous diminué l'importance du repoussoir de l'ère socialiste. Si dans un premier temps, le rejet du modèle socialiste fut marqué par l'ouverture du secteur de la construction aux forces du marché, les résultats de cette insertion apparurent rapidement. Le développement sauvage provoqua de nombreux débats concernant la préservation du patrimoine architectural, la légitimité démocratique des interventions dans le tissu urbain, l'articulation entre les sphères publique et privée, le rôle des politiques et des citoyens, et le respect de la légalité. Mais surtout ce sont les questions identitaires qui refirent surface. Si, pour endiguer l'arbitraire d'une construction privatisée incontrôlée, l'architecture doit dans l'idéal s'insérer dans une vision du futur, un plan de développement agréé par les édiles et les parties intéressées, l'élaboration d'une telle conception ne peut réussir que si elle se base sur une idée plus ou moins consensuelle de l'identité d'une ville particulière. Pour inventer le futur, il faut donc aussi réinventer le passé, savoir mettre en exergue certaines périodes, certaines personnalités, certains lieux ou paysages susceptibles de définir la particularité d'une ville ou d'un quartier. Mais alors que faire du reste, des résidus d'un passé encombrant que l'on ne peut pas complètement ignorer du fait de sa matérialité obstinée ?<sup>2</sup> Pour conjuguer le passé que l'on désire à celui que l'on ne peut complètement éviter, suffit-il d'invoquer des ressources narratives, de tramer une nouvelle histoire, avec un nouvel agencement des divers pans du passé, ceci afin de donner un nouveau vecteur au futur ? C'est à cet effort de repositionnement du passé, qui vise à élaborer une cohérence à travers

l'hétérogénéité de l'histoire au niveau tant matériel que discursif, que se consacre ce numéro thématique de la *Revue des études slaves*.

- 2 Comment faut-il penser les défis de la condition post-socialiste ? Contrairement aux mathématiques, deux "moins" ne font pas un "plus", et le redoublement du "post" ne signifie ni un retour à la condition initiale, le socialisme, ni une dérobade complète à la dialectique de la négation, le rejet du passé immédiat au profit d'une reconstruction ou réhabilitation du passé antérieur. Le deuxième "post" est encore moins une simple manière d'atténuer les effets limitatifs du rejet, une espèce de dialectique amollie. Peut-être pourrait-on dire que le "post-post" conçoit le passé non comme un repoussoir, mais comme un palimpseste, une surimposition de couches diverses, dont la visibilité est variable et les relations internes tendues sans être nécessairement contradictoires. En effet, le "post-post" reste un espace de tension : l'architecture socialiste ou soviétique, en l'espèce, continue de déranger, même si, après une phase d'abandon ou de destruction hâtive, on observe maintenant diverses tentatives de l'intégrer dans le paysage urbain et sa mythologie<sup>3</sup>. Il ne s'agit donc pas de banaliser ou de neutraliser les différences entre couches architecturales historiques successives. Toutefois, la condition du "post-post" est aussi un moment d'ouverture : elle introduit une fissure qui permet de repenser le passé de manière créative, de réorganiser la trame narrative qui légitime le présent, d'imaginer une alternative à la dialectique du rejet. Une fissure, certes, qui permet une certaine distance, mais pas une rupture. La condition du "post-post" est aussi une manière de repenser la continuité, de tisser des fils qui s'attachent au passé sans ligoter le présent, d'imaginer le changement sans tomber dans le travers des oppositions binaires<sup>4</sup>.
- 3 Au moment du tournant historique de la chute du communisme, les villes des pays ex-socialistes héritaient d'un patrimoine architectural dégradé ainsi que des conséquences d'un monumentalisme urbanistique inhospitalier. Aux yeux du public, des architectes et des autorités, étaient fondamentalement compromis les mégaprojets de développement basés sur une conception rationnelle de l'espace et la séparation des fonctions, sur une esthétique épurée moderniste, et avant tout sur la planification centrale. La nécessité objective d'une restauration fondamentale s'allia à l'afflux de moyens financiers souvent considérables, soutenu par la décision des politiques de miser sur l'architecture pour asseoir leur pouvoir. Les orientations prises depuis 1989 furent diverses. Si certaines villes, comme Prague ou Riga, mirent en exergue leur centre historique (et parfois leur passé multiculturel), au prix, certes, d'une commercialisation prononcée, d'autres, comme Moscou, cherchèrent à se profiler comme ville globale par excellence<sup>5</sup>. À Berlin, on proposa une doctrine de "reconstruction critique" qui consistait à reproduire une densité urbaine dite caractéristique du Berlin wilhelminien, manifestée par un découpage parcellaire compact, un réseau de rues serré, et des gabarits de construction limités, une vision qui s'inscrit dans la réaffirmation d'une certaine identité nationale. Cette doctrine ira jusqu'à mandater le traitement des façades en pierre agrafée, une "retraditionalisation" de l'Allemagne à l'encontre de l'utilisation omniprésente du verre, matériau de prédilection du style postmoderniste international<sup>6</sup>. À Varsovie, au contraire, un pluralisme éclectique, à dominance néo-moderniste, créa une ville globale juxtaposée à la ville socialiste, une nouvelle étape dans le développement d'une société détraditionnalisée et dépourvue de mémoire<sup>7</sup>. À Pristina, on constate un "turbo urbanisme", facilité par l'absence totale de planification, au détriment même de

l'infrastructure de base, qui esthétiquement se solda par la prolifération de références éclectiques internationales à l'exclusion de tous styles vernaculaires<sup>8</sup>.

- 4 La légitimité démocratique de ces transformations, elle aussi, divergea. On pense, d'une part, en Allemagne, aux débats éternels au Bundestag et dans les médias à propos du démantèlement du Palais de la République à Berlin et, d'autre part, aux destructions sauvages, souvent en marge de la légalité, dans les villes russes et ailleurs. Avec l'effondrement de la planification centrale, dans de nombreuses villes, les mécanismes de protection du patrimoine architectural furent considérablement affaiblis, alors que les sanctions pour entorses aux règles de construction semblaient dérisoires en regard des volumes des investissements étrangers. Adam Kowalewski, par exemple, constate la dégradation prononcée de Varsovie, due à l'impuissance de la municipalité, le manque de volonté politique, l'absence de schéma directeur et même de cadre juridique, et l'indifférence de la population<sup>9</sup>.
- 5 La reconfiguration de l'histoire est un des enjeux principaux de cette transformation, un problème exacerbé par les ruptures dramatiques que ces villes ont subies au cours de leur histoire. Que faire de la coexistence des diverses strates du passé ? Les villes ex-socialistes ont été décrites comme des villes postmodernistes par excellence : citation fragmentée du passé, souvent empreinte de nostalgie ; retour à une échelle de développement plus modeste donc humaine ; absence de planification maîtresse et tolérance pour l'improvisation, la spontanéité, le bricolage urbain, et la mixité des fonctions ; et enfin repli du secteur public et domination de la privatisation et des intérêts commerciaux<sup>10</sup>. Mais cette conception, si séduisante qu'elle puisse paraître à première vue, ne manque pas de poser un certain nombre de questions. L'esthétique du pastiche et du collage, dans sa facilité, n'est-elle pas une capitulation face aux intérêts financiers ? On le voit bien dans l'emprise de la publicité sur le paysage urbain et dans la destruction quelque peu frivole du patrimoine architectural au profit d'une reconstruction à l'identique. Cette désinvolture à l'égard du passé peut-elle être soutenue dans le temps ? Ne conduit-elle pas à niveler la différence et donc, en dernière analyse, à détruire les particularités du passé historique, donc aussi à effacer la mémoire et à déjouer les contributions de l'histoire à la quête identitaire du présent ? Le postmodernisme mène-t-il inéluctablement à une surmodernité homogène internationale, lieu de transit sans ancrage local ?<sup>11</sup> Quels sont, en définitive, les enjeux idéologiques d'un tel rapport au passé ? Le postmodernisme avait déjà fait tout un parcours quand les villes de l'Europe de l'Est s'attelèrent à se redéfinir et il était évident que son avènement dans le contexte post-socialiste ne pouvait guère résoudre les problèmes identitaires de ces villes. Les traumatismes du passé, gravés dans le paysage urbain, offraient trop de résistance à un traitement si cavalier. Et même la pratique d'un postmodernisme atténué, réduit à l'éclectisme stylistique et à l'expérimentation chaotique, comme on l'a observé dans certaines villes, ne saurait offrir un modèle durable de négociation entre les diverses strates du passé. En effet, l'intersection entre la condition post-socialiste et le postmodernisme suscita une aporie fondamentale : si l'objet de la première était de surmonter et dépasser le socialisme, et surtout ses effets pervers, le second banalisait la rhétorique de la destruction et la quête de la nouveauté<sup>12</sup>.
- 6 Les contributions rassemblées dans ce numéro thématique se proposent donc d'examiner comment diverses villes ex-socialistes ont défini ce rapport entre le présent et la multiplicité de leur passé, que ce soit à travers le tissu urbain lui-même ou leur

production discursive et identitaire. Nous avons dégagé trois volets principaux de cet examen : le traitement du patrimoine, la reconfiguration urbaine, et la politique mémorielle.

- 7 Le traitement du patrimoine est bien entendu un des points névralgiques des rapports entre le présent et le passé. Catriona Kelly analyse les diverses conceptions de la préservation et de la reconstruction de l'héritage, telles qu'elles étaient pratiquées à Leningrad et Saint-Petersbourg vers la fin de l'ère soviétique et jusqu'au présent. Julie Buckler propose une analyse de deux reconstructions et conversions hautement contestées, celles de Strelna près de Saint-Petersbourg et de Tsarytsino à Moscou, deux ruines appropriées pour des projets politiques, où la raison d'État imposa une logique en contradiction avec le respect du passé, tout en donnant à ces édifices une nouvelle vocation. Aleksandr Možaev se penche sur un cas encore en évolution, la création à Moscou d'un parc emblématique des diverses zones climatiques de la Russie, et ceci sur un territoire à proximité immédiate du Kremlin qui est saturé de mémoire collective, une mémoire qu'on enfouirait ainsi sous les aménagements d'un climat exogène. Marina Dmitrieva enfin, dans un plaidoyer pour le palimpseste, se pose la question du destin des monuments soviétiques laissés dans les villes affranchies de l'influence russe, à Berlin, Bucarest, Chemnitz, Riga et Varsovie. Certains de ces monuments retrouvent un rôle grâce au support d'une communauté locale qui déjoue ainsi la logique de la déshérence d'un passé révolu.
- 8 La reconfiguration urbaine intégrale présente des risques et des opportunités particuliers. Dans son analyse de la transformation de Soçi en ville olympique, William Nickell montre que l'ambition de créer une vitrine pour une Russie résurgente conduisit à la destruction non seulement de certains édifices, mais surtout de l'atmosphère caractéristique de cette ville-parc, une atmosphère créée par un urbanisme horizontal et espacé. La rivalité entre deux principes urbanistiques produit une contradiction visuelle qui dramatise le rejet du passé égalitaire et collectiviste de la ville. À Perm', comme nous l'explique Aleksandra Kaurova, une tentative d'utiliser l'art contemporain pour rehausser le cadre urbain, à savoir convertir le patrimoine décrépit en plateforme d'innovation artistique, se brisa contre la mécompréhension de la population locale et la résistance des politiciens. À Varsovie, Prague et Bratislava, le propos d'Alfrun Kliems, c'est au niveau de la poétique du roman que s'amorce une réflexion sur l'articulation entre le "localisme" et le "globalisme", une réflexion qui met le doigt sur les pathologies sous-jacentes de ces villes et propose diverses conceptions d'une marginalité qui se veut à contre-pied du cours de l'histoire.
- 9 Mais c'est au niveau de la politique mémorielle, plus que dans les réalisations concrètes, qu'on discerne les éléments d'une revalorisation des couches multiples du passé. Katarzyna Zechenter analyse les efforts de deux villes éminemment "soviétiques", Nowa Huta en Pologne et Dunaújváros en Hongrie, pour redéfinir et mettre en valeur leur identité sans renier leurs origines. Alfred Thomas nous montre, à travers l'exemple de la réception de Kafka à Prague, comment la figure de l'écrivain permet à la capitale tchèque de se réinventer. Finalement, en Russie, où l'emprise étatique sur la mémoire est si forte, ce sont les organisations civiques et les communautés minoritaires qui s'appliquent à dégager les pans de mémoire ensevelis. Ewa Bérard nous propose une analyse de la création récente d'un musée juif à Moscou, entreprise certes entachée d'une certaine conformité officielle. Et Aleksandr Margolis décrit la découverte progressive et encore inachevée des charniers secrets de la terreur

stalinienne dans les environs de Saint-Petersbourg, grâce notamment à la société Mémorial.

- 10 Le bilan de ce tour d'horizon, bien que nécessairement partiel et provisoire, n'est guère encourageant. Le défi de la condition post-socialiste de repenser la multiplicité et la cohérence de l'histoire ne s'est traduit que de façon très restreinte dans l'aménagement de l'espace urbain. Et pourtant, à la sortie d'une crise économique profonde (et peut-être à la veille de la prochaine), il est patent que ni le modèle d'une ville globalisée envahie par les capitaux étrangers et la spéculation immobilière, ni le repli nationaliste sur une tradition réinventée trop sélectivement n'offrent une solution satisfaisante et durable. L'un et l'autre contribuent à une similaire dérive discriminatoire et, à terme, à une forme de nettoyage social ou ethnique. Cette aporie n'est cependant pas l'apanage des villes post-socialistes, puisque certaines capitales européennes, Paris et Londres notamment, se trouvent confrontées à des enjeux similaires. On ne peut que souhaiter que les villes post-socialistes sachent mieux négocier leur multiplicité palimpsestique et ainsi mettre en valeur leur spécificité historique. Car bien qu'elle constitue une forme d'exceptionnalisme, cette spécificité ne manque pas de présenter des leçons applicables à la plupart des villes affectées par la mondialisation.

---

## NOTES

1. Pour une critique du paradigme de la transition et une discussion de la condition post-socialiste d'un point de vue anthropologique, voir Manduhai Buyandelgeriyn, « Post-post Transition Theories : Walking on Multiple Paths », *The Annual Review of Anthropology*, 37, 2008, p. 235-250.
2. Mélanie van der Hoorn, *Indispensable Eyesores : An Anthopology of Undesired Buildings*, New York, Bergahn Books, 2009. L'auteur affirme le rôle multiple des monstruosité (eyesores) dans le paysage urbain, notamment pour susciter les débats publics et servir de lien entre macro-histoire et expérience individuelle.
3. Le célèbre Palais de la Culture et de la Science de Varsovie, "don" de l'Union soviétique à la Pologne, a obtenu le statut d'objet protégé en 2007, par exemple. Sur la "banalisation" et "patrimonialisation" de l'architecture socialiste à Varsovie et Sofia, voir Lydia Coudroy de Lille et Miléna Guest, « Towards Banalization ? Transforming the Legacies of the Post-Socialist City », *The Post-Socialist City : Continuity and Change in Urban Space and Imagery*, in : Alfrun Kliems et Marina Dmitrieva (eds.), n.c., Jovis verlag, 2010, p. 34-51.
4. Pour un volume consacré à l'existence ultérieure des structures héritées de l'architecture socialiste, voir *Halb-Vergangenheit : Städtische Räume und urbane Lebenswelt vor und nach 1989*, éd. Tímea Kovács, Berlin, Lukas Verlag, 2010. La contribution d'Arnold Bartetzky « Wem gehört die Stadt ? » propose un survol des formes de rejet et de conversion, p. 15-32. Voir également Mariusz Czepczynski, *Cultural Landscapes of Post-Socialist Cities : Representation of Powers and Needs*, Aldershot, Ashgate, 2008, p. 109-147.
5. Sur Riga, voir Krzysztof Nawratek, « Urban Landscape and the Postsocialist City », *CLCWeb : Comparative Literature and Culture* 14.3, 2012, [dx.doi.org/10.7771/1481-4374.2044](https://doi.org/10.7771/1481-4374.2044). L'auteur

examine la crise dans laquelle Riga se trouve à l'heure actuelle, après l'échec de deux modèles de développement, la ville nationale lettonne et la ville tributaire du capital global. Il propose de repenser "l'hybridité" entre structures égalitaires héritées de l'époque soviétique et liberté de marché néocoloniale. Sur Prague, voir Ludek Sykora, « Changes in the internal spatial structure of post-communist Prague », *GeoJournal* 49, 1999, p. 79-89.

6. Florian Hertweck, « La reconstruction de Berlin : entre enjeu identitaire et pragmatisme économique », *Architecture au-delà du mur : Berlin, Varsovie, Moscou 1989-2009*, éd. Ewa Bérard et Corinne Jaquand, Paris, Picard, 2009, p. 165-178.

7. Marta Lesniakowska, « Varsovie, ville palimpseste », *Architectures au-delà du Mur...*, p. 241-249.

8. Kai Vöckler, « Turbo Urbanism in Prishtina », *The Post-Socialist City : Continuity and Change*, p. 210-229.

9. Adam Kowalewski, « Varsovie 1989-2009 : la transition difficile de la ville socialiste en métropole démocratique », *Architectures au-delà du Mur...*, p. 191-199.

10. Sonia Hirt, *Iron Curtains : Gates, Suburbs and Privatization of Space in the Post-socialist City*, Chichester, Iley-Blackwell, 2012, p. 60-80.

11. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1995, p. 188-210.

12. Zygmunt Bauman, *Intimations of Postmodernity*, London, Routledge, 1992, p. 29.

---

## AUTEUR

ANDREAS SCHÖNLE

Queen Mary, University of London